

Combattre les vauriens 2

Nous avons besoin de réflexions « théoriques », d'analyses collectives bref de développer de la « praxis" (des analyses dynamiques et correctives des pratiques développées), hors de tout enclos.

Cela vaut pour tous les champs d'activités sociaux, « politiques ». J'y inclus évidemment le champ syndical qui est mon « camp de base ».

Il sera l'illustration de mon propos.

Dénonciation n'est pas réflexion

A ce titre, nous avons à réaliser que dénonciation ne vaut pas réflexion.

La dénonciation réduite à elle-même nous fait tourner en rond, désarme notre énergie et nourrit une morne désespérance. La réflexion dont nous avons besoin doit trouver sa force et son ampleur dans deux dynamiques : le développement du collectif, son appropriation des sujets, son potentiel créatif, son intelligence pratique ; une politique de résultats avec des objectifs de réussites (de victoires) ciblées visant un effet de contagion.

Remporter des victoires : pour une contagion de la réussite

Nous devons être sur tous les fronts en ce qui concerne la bataille des idées : nous devons avoir des positions sur tous les sujets, être en capacité de parler de tout, à tous.

Parce que l'hégémonie dans la bataille des idées est une condition nécessaire aux victoires en tous lieux, en tous domaines.

En outre à l'ère des story telling, des réseaux sociaux, de la « communication », pas d'histoire, il faut savoir raconter notre histoire (pas *des histoires..*), l'histoire des gens.

Mais nous ne pouvons pas être sur tous les fronts en ce qui concerne le combat dans le réel, la bataille du quotidien.

Nuançons, nous devons être partout où nous pouvons l'être, sur le registre de la solidarité et de l'entraide. Si l'on se place sur le terrain syndical, ce registre constitue notre ADN : des solidarités de base, élémentaires dans les proximités de travail, de vie sociale, un travail d'organisation de collectifs.

(Cette ambition, notre socle, n'est pas gagnée, même « chez nous ». L'ingratitude des situations, le sentiment de combats solitaires même quand ils sont collectifs nous rend durs et souvent insensibles, entre nous. Tendus dans l' »effort de guerre » nous oublions trop souvent qu'un combat collectif c'est d'abord une solidarité affective. A ce titre, si l'on veut que les « gens » se reconnaissent en nous, il faudrait d'abord donner l'exemple. J'y vois, en ce qui concerne la CGT, un reste d'une forme de culture « bolchévique » et pas la meilleure.. Pour faire court « purs et durs », les sentiments sont une perte de temps, la masse prévaut sur les individualités etc... Un certain conformisme dans les signes de l'appartenance au collectif, passant essentiellement par le déclaratif dans une forme d'alignement et qui peut s'accompagner d'indifférence, de dénigrement , voire d'ostracisme.

C'est à mon sens le signe, au-delà des apparences, d'une insuffisance politique tant sur le fond que sur la forme...

Nous ne pouvons pas gagner toutes les batailles car nous n'en avons pas les moyens. Nous pouvons nous raconter toutes les histoires que nous voulons, dire que nous avons gagné même quand nous n'avons strictement rien gagné mais le « juge de paix » sera toujours et au final nos résultats concrets. Et ce juge de paix, par les temps qui courent, n'est pas notre ami.

Si l'on utilise le champ sémantique guerrier, la guerre que nous sommes en capacité de mener, n'est pas une guerre de mouvement, encore moins une guerre de tranchées (celle que nous menons avec le succès que l'on sait...) mais plutôt une guerre de guérilla (ce qui n'exclut pas de viser à passer à la guerre de mouvement dans la perspective de construire l'hégémonie au sens « gramscien » du terme)

Cette forme de guerre requiert de la souplesse, de la ruse, de la stratégie.

Elle suppose de dépasser des logiques « identitaires » de pure affirmation de soi qui, somme toute, enferment dans un conformisme passéiste sans efficacité (elle n'est ni un tournoi de chevalerie, ni un match de catch)

Elle procède d'une juste analyse des rapports de force, de ses propres forces et de leurs limites mais surtout bien sûr, des faiblesses de l'adversaire.

Comment peut-on la caractériser ?

Elle prend pour cible des objectifs délimités.

Elle choisit des proies fragiles, en difficulté.

Elle concentre ses forces pour localement submerger l'adversaire choisi.

Son 1er objectif c'est une victoire, même locale, même limitée, mais une victoire. Parce que les victoires c'est bon pour le moral et que l'on ne peut pas en permanence être les soldats des guerres perdues.

Son 2ème objectif, c'est un effet de contamination, de contagion : montrer que l'on peut gagner, faire savoir que l'on a gagné, organiser la duplication de l'opération.

Pourquoi la « guérilla » sociale ?

Pour reconfigurer un contexte défavorable

1/ Nous sommes confrontés aux faibles résultats des actions que notre référentiel « politico-pratique » nous amène à mettre en oeuvre.

Quel bilan faisons-nous des manifestations de masse (quand elles le sont..), des longues grèves menées (notamment à la SNCF), des mouvements habituels de protestation, des pétitions et autres expressions dont nous avons l'habitude?

Ce bilan nous ne le faisons généralement pas sous l'angle de notre « retour d'investissement ».

Nous voulons croire que ces actions, sont « gagnantes » même quand, de toute évidence, nous ne gagnons rien.

Je suis un peu sévère : il est sûr qu'à ne rien faire nous perdrons plus qu'à faire « ce même » que nous pratiquons. Il est incontestable que les conflits de ces dernières années (je pense notamment à la SNCF) ont ralenti, retardé la mise en oeuvre des politiques que nous combattons. Mais..

2/ Les pratiques du gouvernement, la manière dont sont dirigées les grandes entreprises sont totalement décomplexées. Nous avons affaire à des gens qui ne nous écoutent pas, et, qu'ils nous méprisent ou pas, font tout passer en force. Dans un climat de brutalité, voire de sadisme inédit.

Elles mettent en échec les moyens classiques de l'action militante car elles désarment une certaine idée de la civilité, du vivre ensemble (y compris dans les différends, l'antagonisme et le conflit). Nous ne sommes pas entre gens de « bonne compagnie », amenés à régler nos oppositions dans un cadre démocratique régulé et..partagé.

Cela nécessite de faire évoluer significativement notre référentiel de pensée et d'action...

A suivre...quelles formes pourrait prendre cette guérilla ?...